

JEAN-LUC NANCY

**Corpus**

TRANSLATED BY RICHARD A. RAND

FORDHAM UNIVERSITY PRESS  
*New York* ■ 2008

Le temps vient en effet d'écrire et de penser ce corps dans l'éloignement infini qui le fait *nôtre*, qui le fait nous venir de plus loin que toutes nos pensées: le corps exposé de la *population* du monde.

(D'où cette nécessité, qui nous reste pour le moment tout à fait indéchiffrable: *ce corps exige une écriture, une pensée populaire.*)

### Aphalle et acéphale

Platon veut qu'un discours ait le corps bien constitué d'un grand animal, avec tête, ventre et queue. C'est pourquoi nous autres, bons et vieux platoniciens, nous savons et nous ne savons pas ce que c'est qu'un discours *sans queue ni tête*, aphalle et acéphale. Nous savons: c'est du non-sens. Mais nous ne savons pas: nous ne savons quoi faire du «non-sens», nous n'y voyons pas plus loin que le bout du sens.

Toujours nous faisons signe au sens: au-delà, nous lâchons pied (Platon nous lâche, sacré corps de Dieu!).

«Le corps», c'est où on lâche pied. «Non-sens» ne veut pas dire ici quelque chose comme l'absurde, ni comme du sens à l'envers, ou comme on voudra contorsionné (ce n'est pas chez Lewis Carroll qu'on touchera aux corps). Mais cela veut dire: pas de sens, ou encore, du *sens* qu'il est absolument exclu d'approcher sous aucune figure de «sens». Du sens qui fait sens là où c'est, pour le sens, limite. Du sens muet, fermé, autistique: mais jurement, il n'y a pas d'*autos*, pas de «soi-même». L'autisme sans *autos* du corps, ce qui le fait infiniment moins qu'un «sujet», mais aussi infiniment autre chose, *jeté* non «sub-jeté», mais aussi dur, aussi intense, aussi inévitable, aussi singulier qu'un sujet.

Ni queue, ni tête, donc, puisque rien ne fait support ni substance à cette matière. Je dis «aphalle et acéphale», je ne dis pas «anoure», qui est bon pour les batraciens. Corps impuissant et inintelligent. Ses possibles sont ailleurs, ses forces, ses pensées.

Mais «impuissant» et «inintelligent» sont ici des mots impuissants et inintelligents. Le corps n'est ni bête, ni impotent. Il lui faut d'autres catégories de force et de pensée.

Que seraient les forces, les pensées, qui tiendraient tout d'abord à cet être-jeté-là qu'est le corps? Cet être-abandonné, répandu et resserré sur la limite du «là», de l'«ici-maintenant» et du «ceci»? Quelles forces, quelles pensées du *hoc est enim*? Il n'y a là ni action, ni passion, ni concept, ni intuition. Quelles forces et quelles pensées—quelles forces-pensées, peut-être—exprimeraient l'étrangeté si familière de cet être-là, de cet être-ça?

On dira que pour répondre, il faut au plus vite quitter la page d'écriture et le discours, que les corps n'auront jamais leur place ici. Mais ainsi, on se

Finally, it's time to write and think this body across the infinite distance that makes it *ours*, that brings it to come from a site more remote than any of our thoughts: the exposed body of the world's *population*.

(Whence a necessity still completely indecipherable: *this body calls for popular writing, popular thinking.*)

### Aphallus and Acephale

Plato wants discourse to have the well-constituted body of a big animal, with a head, stomach, and tail. So all of us, good Platonists of long standing, know and don't know what a discourse *lacking a head and tail* would be, acephalic and aphallic. We know it's nonsense, but we don't know what to make of this “non-sense”; we don't see past the tip of sense.

We always assent to sense: beyond sense, we lose our footing. (Plato deserts us, sacred body of God!)

We lose our footing at “the body.” Here, “non-sense” doesn't mean something absurd, or upside-down, or somehow contorted. (We won't be touching on the body in the work of Lewis Carroll.) It means, instead: no sense, or a *sense* whose approach through any figure of “sense” is absolutely ruled out. Sense making sense where sense meets its limit. Mute, closed, autistic sense: but, strictly speaking, there's no *autos*, no “self.” Autism without an *autos* for the body, making the body infinitely less than a “subject,” but also infinitely other, *thrown*, not “subjected,” but just as hard, intense, inevitable, and singular as a subject.

No head or tail, then, since nothing provides support or substance for this material. I say “acephalic and aphallic,” not “anurous,” which is fine for batrachians. An impotent, unintelligent body. Its possibilities, forces, and thoughts lie elsewhere.

But the words *impotent* and *unintelligent* are impotent and unintelligent in this context. The body's not stupid or impotent. It demands other categories of force and thought.

What forces and thoughts pertain, first of all, to the being-thrown-there that the body *is*? This abandoned-being, spread out and pulled back at the limit of the “there,” the “here and now,” the “this”? What forces and thoughts about the *hoc est enim*? No action, passion, concept, or intuition will be found there. What forces and thoughts—force-thoughts, perhaps—*could express* the very familiar strangeness of this being-there, this being-that?

As we look for answers, we'll hear that we must immediately give up discourse and the written page, since bodies will never belong there. This would be wrong for the following reason. What we call “writing” and “ontology”

tromperait. Ce qu'on appelle «écriture» et ce qu'on appelle «ontologie» n'ont à faire qu'à ceci: de la place pour ce qui reste, ici, sans place. Artaud pourrait nous crier que nous ne devrions pas être ici, mais à nous tordre, suppliciés, sur des bûchers: je réponds qu'il n'est pas très différent de s'efforcer à écarter, dans le présent et dans le plein du discours et de l'espace que nous occupons, la place, l'ouverture des corps.

Les corps ne sont pas du «plein», de l'espace rempli (l'espace est partout rempli): ils sont l'espace *ouvert*, c'est-à-dire en un sens l'espace proprement *spacieux* plutôt que spatial, ou ce qu'on peut encore nommer le *lieu*. Les corps sont des lieux d'existence, et il n'y a pas d'existence sans lieu, sans *là*, sans un «ici», «voici», pour le *ceci*. Le corps-lieu n'est ni plein, ni vide, il n'a ni dehors, ni dedans, pas plus qu'il n'a ni parties, ni totalité, ni fonctions, ni finalité. Aphalle et acéphale dans tous les sens, si l'on peut dire. Mais c'est une peau diversement pliée, repliée, dépliée, multipliée, invaginée, exogastrulée, orificée, évasive, invasive, tendue, relâchée, excitée, sidérée, liée, déliée. Sous ces modes et sous mille autres (il n'y a pas ici de «formes a priori de l'intuition», ni de «table des catégories»: le transcendantal est dans l'indéfinie modification et modulation spacieuse de la peau), le corps *donne lieu* à l'existence.

Et très précisément, il donne lieu à ceci que l'existence a pour essence de n'avoir point d'essence. C'est bien pourquoi *l'ontologie du corps* est l'ontologie même: l'être n'y est rien de préalable ou de sous-jacent au phénomène. Le corps est l'être de l'existence. *Comment mieux prendre la mort au sérieux?* Mais aussi: *comment dire que l'existence n'est pas «pour» la mort*, mais que «la mort» est son corps, ce qui est bien différent. Il n'y a pas «la mort», comme une essence à laquelle nous serions voués: il y a le corps, l'espacement mortel du corps, qui inscrit que l'existence n'a pas d'essence (pas même «la mort»), mais ex-iste seulement.

Toute sa vie, le corps est aussi un corps mort, le corps d'un mort, de ce mort que je suis vivant. Mort ou vif, ni mort, ni vif, je *suis* l'ouverture, la tombe ou la bouche, l'une dans l'autre.

Le corps ontologique n'est pas encore pensé.

L'ontologie n'est pas encore pensée, en tant que fondamentalement elle est ontologie du corps = du lieu d'existence, ou de *l'existence locale*.

(«Local» n'est pas à prendre, ici, au sens du coin de terre, de la province ou du territoire réservé. Mais au sens pictural de *la couleur locale*: la vibration, l'intensité singulière—elle-même changeante, mobile, multiple—d'un événement de peau, ou d'une peau comme lieu d'événement d'existence.)

(On peut y ajouter ceci: la peinture est l'art des corps, parce qu'elle ne connaît que la peau, elle est peau de part en part. Et un autre nom pour la couleur locale est la *carnation*. La *carnation* est le grand défi jeté par ces millions de

are concerned with just one thing: the place for what remains, here, without place. Artaud might protest that we shouldn't be here; we should be tortured and sacrificed at the stake. I'd answer that it's not so very different, straining to dislocate the place and the opening of bodies, in the present, and in the midst of the very discourse and space that we occupy.

Bodies aren't some kind of fullness or filled space (space is filled everywhere): they are *open* space, implying, in some sense, a space more properly *spacious* than spatial, what could also be called a *place*. Bodies are places of existence, and nothing exists without a place, a *there*, a "here," a "here is," for a *this*. The body-place isn't full or empty, since it doesn't have an outside or an inside, any more than it has parts, a totality, functions, or finality. It's acephalic and aphallic in every sense, as it were. Yet it is a skin, variously folded, refolded, unfolded, multiplied, invaginated, exogastrulated, orificed, evasive, invaded, stretched, relaxed, excited, distressed, tied, untied. In these and thousands of other ways, the body *makes room* for existence (no "a priori forms of intuition" here, no "table of categories": the transcendental resides in an indefinite modification and spacious modulation of skin).

More precisely, it makes room for the fact that the essence of existence is to be without any essence. That's why the *ontology of the body* is ontology itself: being's in no way prior or subjacent to the phenomenon here. The body *is* the being of existence. *How best to take death seriously?* But also: *How are we to explain that existence isn't "for" death*, but that "death" is the body of existence, a very different thing. There's no "death," taken as an essence to which we've been consigned: there's the body, the mortal spacing of the body, registering the fact that existence has no essence (not even "death"), but only ex-ists.

In the span of its lifetime, the body is also a dead body, the body of a dead person, this dead person I am when alive. Dead or alive, neither dead nor alive, I *am* the opening, the tomb or the mouth, the one inside the other.

The ontological body has yet to be thought.

Ontology has yet to be thought out, to the extent that it's basically an ontology where the body = the place of existence, or *local existence*.

(Here "local" shouldn't be taken as a piece of ground, a province or a reservation. It should be taken, rather, in the pictorial sense of *local color*: the vibration and the singular intensity—itsself changing, mobile, multiple—of a skin-event or of skin as the place for an event of existence.)

(We could add the following: painting is the art of bodies, in that it only knows about skin, being skin through and through. Another name for local color is *carnation*. *Carnation* is the great challenge posed by those millions of

corps de la peinture: non pas l'incarnation, où le corps est insufflé d'Esprit, mais la simple carnation, comme le battement, couleur, fréquence et nuance, d'un lieu, d'un événement d'existence. Ainsi Diderot disait envier le peintre capable d'approcher en couleurs ce que lui, l'écrivain, ne pouvait approcher: le plaisir d'une femme.)

Mais peut-être cette ontologie n'est-elle plus exactement à penser. Ou bien: *qu'appelle-t-on penser, si penser c'est penser les corps?* Quel rapport, par exemple, de cette pensée à la peinture? Et au toucher? Et à la jouissance (et à la souffrance)?

Peut-être le «corps ontologique» n'est à penser que là où la pensée *touche* à la dure étrangeté, à l'extériorité non-pensante et non-pensable de ce *corps*. Mais seul un tel toucher, ou une telle touche, est la condition d'une pensée véritable.

Ce qui a queue et tête ne relève pas du lieu, mais de la *place*: queue et tête sont placées le long d'un *sens*, et l'ensemble lui-même fait une place de sens, et toutes les places sont comprises dans le grand tête-à-queue de l'Animal Universel. Mais le sans-queue-ni-tête ne rentre pas dans cette organisation, ni dans cette épaisseur compacte. *Les corps n'ont lieu, ni dans le discours, ni dans la matière.* Ils n'habitent ni «l'esprit», ni «le corps». Ils ont lieu à la limite, *en tant que la limite*: limite—bord externe, fracture et intersection de l'étranger dans le continu du sens, dans le continu de la matière. Ouverture, *discrétion*.

Queue et tête, pour finir, ils le *sont* aussi bien: ils sont *la discrétion même des places du sens, des moments de l'organisme, des éléments de la matière.* Un corps est le lieu qui ouvre, qui écarte, qui espace phallos et céphale: leur *donnant lieu* de faire événement (jouir, souffrir, penser, naître, mourir, faire sexe, rire, éternuer, trembler, pleurer, oublier . . .).

### Soit à écrire au corps

C'est ainsi que l'ontologie s'avère comme écriture. «Écriture» veut dire: non la monstration, ni la démonstration, d'une signification, mais un geste pour *toucher* au sens. Un toucher, un tact qui est comme une adresse: celui qui écrit ne touche pas sur le mode de la saisie, de la prise en main (du *begreifen* = saisir, s'emparer de, qui est le mot allemand pour «concevoir»), mais il touche sur le mode de s'adresser, de s'envoyer à la touche d'un dehors, d'un déroché, d'un écarté, d'un espacé. Sa touche même, et qui est bien *sa* touche, lui est dans le principe retirée, espacée, écartée. Elle *est*: qu'advienne le contact étranger, l'étranger restant étranger dans le con-

bodies in paintings: not *incarnation*, where Spirit infuses the body, but *carnation* plain and simple, referring to the vibration, color, frequency, and nuance of a place, of an event of existence. This is why Diderot claimed to envy painters, who could approximate, in colors, something he couldn't approximate in writing: a woman's pleasure.)

But maybe we shouldn't be thinking this ontology any more. Or rather: *If thinking is thinking bodies, what is called thinking?* What, for instance, is the link of such thinking to painting? And touching? And pleasure (and suffering)?

Perhaps we shouldn't think the “ontological body” except where thinking *touches* on the hard strangeness of this *body*, on its un-thinking, unthinkable, exteriority. But such touching, or such a touch, is the sole condition for true thought.

Something with a head and a tail rises up from a *site*, not a place: head and tail are placed alongside a *sense* (direction, meaning), the ensemble itself placing a setting for sense, and all the sets are included in the great head-to-tail of the Universal Animal. But something-without-head-or-tail isn't a part of this organization, or this compact thickness. *Bodies don't take place in discourse or in matter.* They don't inhabit “mind” or “body.” They take place at the limit, *qua limit*: limit—external border, the fracture and intersection of anything foreign in a continuum of sense, a continuum of matter. An opening, discreteness.

Bodies, in the end, *are* also that—head and tail: *the very discreteness of the sites of sense, of the moments of an organism, of the elements of matter.* The body is a place that opens, displaces and spaces phallus and cephalus: *making room for them* to create an event (rejoicing, suffering, thinking, being born, dying, sexing, laughing, sneezing, trembling, weeping, forgetting . . .).

### Or Writing by the Body

Ontology, then, is affirmed as writing. “Writing” means: not the monstration, the demonstration, of a signification but a gesture toward *touching* upon *sense*. A touching, a tact, like an address: a writer doesn't touch by grasping, by taking in hand (from *begreifen* = seizing, taking over, German for “conceiving”) but touches by way of addressing himself, sending himself *to* the touch of something outside, hidden, displaced, spaced. His very touch, which is certainly *his* touch, is in principle withdrawn, spaced, displaced. It *is*: may the foreign contact draw near, with the foreigner remaining foreign

tact (restant *dans* le contact étranger *au* contact: c'est toute l'affaire du tact, de la touche des corps).

Écrire s'adresse ainsi. Écrire est la pensée adressée, envoyée au corps, c'est-à-dire à ce qui l'écarte, à ce qui l'étrange.

Ce n'est pas tout. Car c'est *depuis mon corps* que je suis adressé à mon corps—ou bien, c'est depuis les corps que le «je» d'écriture est envoyé aux corps. C'est depuis mon corps que *j'ai* mon corps comme à moi étranger, exproprié. Le corps est l'étranger «là-bas» (c'est le lieu de tout étranger) *parce qu'il est ici*. Ici, dans le «là» de l'ici, le corps ouvre, coupe, écarte le «là-bas».

L'écriture s'adresse (nous adresse) de là à là-bas, dans l'ici-même. C'est aussi bien ce qui est écrit dans *hoc est enim*: si ce n'est pas la transsubstantiation (c'est-à-dire l'incarnation généralisée, l'immanence de la transcendance absolument médiatisée), c'est au contraire cet écart des substances ou des sujets qui seul leur laisse leurs chances singulières, ni immanentes, ni transcendentes, mais dans la dimension, ou dans le geste, de l'adresse, de l'espacement. Ainsi, les corps des amants: ils ne se livrent pas à la transsubstantiation, ils se touchent, ils se renouvellent infiniment leur espacement, ils s'écartent, ils s'adressent l'un (à) l'autre.

(«Écriture» est encore un mot trompeur. Ce qui s'adresse ainsi au corps-dehors *s'excrit*, comme j'essaie de l'écrire, à même ce dehors, ou comme ce dehors.)

«Ontologie du corps» = excription de l'être. Existence adressée au-dehors (*là*, il n'y a pas d'adresse, pas de destination; et pourtant (mais comment?) il y a destinataire: moi, toi, nous, les corps enfin). Ex-istence: les corps sont l'exister, l'acte même de l'ex-istence, *l'être*.

Écrivez aux corps (que fait d'autre l'écrivain?): ça sera envoyé à l'être, ou bien encore, l'être s'envoyant (que pense d'autre la pensée?).

C'est depuis les corps que nous avons, à nous, les corps comme nos étrangers. Rien à voir avec dualismes, monismes ou phénoménologies du corps. Le corps n'est ni substance, ni phénomène, ni chair, ni signification. Mais l'être-excrit.

(Si j'écris, je fais des effets de sens—je place tête, ventre et queue—et je m'écarte donc des corps. *Mais justement*: il faut ça, il faut une mesure infinie, toujours retracée de cet écart. L'excription passe par l'écriture—et certainement pas par des extases de la chair ou du sens. Il faut donc écrire, depuis ce corps que nous n'avons pas, et que nous ne sommes pas non plus: mais où l'être est excrit.—Si j'écris, cette main étrangère est déjà glissée dans ma main qui écrit.)

De là qu'il n'est pas possible d'écrire «au» corps, ou d'écrire «le» corps, sans ruptures, volte-faces, discontinuités (discrétion), ni même sans incon-séquences, contradictions, écarts du discours en lui-même. Il faut se jeter

in that contact (remaining a stranger *to* contact *in* contact: that's the whole point about touching, the touch of bodies).

This is how writing is addressed. Writing is thinking addressed, thinking sent to the body, sent, that is, to the very thing that displaces, estranges it.

That's not all. I am addressed *to* my body *from* my body—or rather, the writing “I” is being sent from bodies to bodies. It is from my body that *I have* my body as a stranger to me—expropriated. The body is the stranger “out there” (the place for all strange things) *because it is here*. Here, in the “there” of the here, the body opens, cuts, displaces the *out*-“there.”

Writing is addressed (it addresses us) from a there to an out-there, in the right-here. This, too, is inscribed in *hoc est enim*: if it's not transsubstantiation (meaning a generalized incarnation, the immanence of an absolutely mediated transcendence), then it's the separation of substances or subjects that alone allows them their singular chance. Their chance is neither immanent nor transcendent but lies in the dimension, or the gesture, of an address, a spacing. Thus the bodies of lovers: they do not give themselves over to transsubstantiation, they touch one another, they renew one another's spacing forever, they displace themselves, they address themselves (to) one another.

(“Writing” remains a deceptive word. Anything so addressed to the body-outside is *exscribed*, as I try to write it, right alongside this outside, or as this outside.)

“Ontology of the body” = excription of being. Existence addressed to an out-side (*there*, where there's no address, no destination; and yet (but how?) someone does the receiving: myself, you, us, bodies, finally). Existence: bodies are existence, the very act of ex-istence, *being*.

Writing to bodies (what else do writers do?): something's being sent to being, or better yet, being's sending itself. (What else does thinking think?)

It's from bodies that we have, for ourselves, bodies as our strangers. Nothing to do with a dualism, a monism, or a phenomenology of the body. The body's neither substance, phenomenon, flesh, nor signification. Just being-exscribed.

(If I write, I create sense-effects—I place the head, the tail, the stomach—and I thereby displace myself from bodies. *But rightly so*: this has to happen, we need an infinite measure, always retraced from this displacement. Excription passes through writing—and certainly not through the ecstasies of flesh or meaning. And so we have to write from a body that we neither have nor are, but where being is exscribed. If I write, this strange hand has already slipped into my writing hand.)

Hence the impossibility of writing “to” the body, or of writing “the” body without ruptures, reversals, discontinuities (discreteness), or trivialities,

au travers de ce «sujet», et de ce «sujet», le mot *corps*, à lui seul, impose une dureté sèche, nerveuse, qui claque les phrases où on l'emploie.

Peut-être *corps* est-il le mot sans emploi par excellence. Peut-être est-il, de tout langage, le mot *en trop*.

Mais cet «en trop», en même temps, n'est rien. Il ne se signale pas par des déchaînements hurlants ou chantants d'outre-langue, ni par des abîmes de silence. Non; *corps* excède le langage de rien, de «trois fois rien», un mot comme un autre, tout à fait à sa place (et même, à beaucoup de places possibles), faisant seulement une infime saillie, une excroissance minuscule mais jamais résorbée.

Avec cette excroissance il y a l'imminence toujours possible d'une fracture, et d'un épanchement du mot tout seul hors des veines de sens où il circulait avec les autres. *Corps* comme un bout d'os, comme un caillou, un grave, un gravier qui tombe à pic.

Quelque chose en appelle donc au fragment, ici plus que partout ailleurs. En fait, la fragmentation de l'écriture, depuis qu'elle a lieu et là où elle a lieu (que ce soit toujours et partout, ou bien sous l'exigence d'un «genre»), répond à une instance répétée des corps dans—contre—l'écriture. Une intersection, une interruption, *cette effraction de tout langage où le langage touche au sens*.

### *Psyche ist ausgedehnt*

Le mot le plus fascinant, et peut-être (je le dis sans forcer) le plus décisif de Freud est dans cette note posthume: «*Psyche ist ausgedehnt: weiss nichts davon.*» «La psyché est étendue: n'en sait rien.» C'est-à-dire que la «psyché» est *corps*, et que c'est précisément ce qui lui échappe, et dont (peut-on penser) l'échappée ou l'échappement la constitue en tant que «psyché», et dans la dimension d'un ne-pas-(pouvoir/vouloir)-se-savoir.

Le corps, ou les corps, qu'il s'agit de toucher par la pensée sont cela même: corps de «psyché», être-étendu et hors-de-soi de la présence-au-monde. Naissance: espacement, sortie de la ponctualité, extension par réseaux dans des ectopies multiples (pas seulement le sein), dehors/dedans, *fortida*, géographie du *ça*, sans carte ni territoire, zones (le plaisir a lieu *par lieux*). Ce n'est pas un hasard si le *topique* a hanté Freud: l'«inconscient» est l'être-étendu de Psyché, et ce qu'après Lacan d'aucuns nomment *sujet*, c'est le singulier d'une couleur locale ou d'une *carnation*.

Il n'en est que plus surprenant qu'un certain discours de la psychanalyse semble s'obstiner, au déni de son objet, à rendre le corps «signifiant», au lieu de débusquer la signification comme ce qui partout fait écran aux espacements des corps. Cette analyse «ectopise» (ou «utopise») le corps *hors-lieu*.

contradictions, and displacements of discourse within itself. We have to throw ourselves across this “subject,” and the word *body*, of itself, when used with reference to this “subject,” imposes a dry and edgy hardness that makes our sentences clatter.

Perhaps *body* is the word without employment par excellence. Perhaps, in any language, it's the word *in excess*.

At the same time, however, this “in excess” is nothing. It isn't announced by shouts or songs from beyond language, or by chasms of silence. No: *body* does not exceed language by anything, anything whatsoever, being a word like any other, entirely in its place (in many possible places, even), sticking out ever so slightly, a minuscule excrescence, but never reabsorbed.

Along with this excrescence comes the always possible imminence of a fracture and of a spontaneous outpouring of the word itself from veins of sense, where it was circulating with other words. *Body*, like a piece of bone, a pebble, a stone, a granule, falls right where we need it.

Which is why fragments are necessary, here more than anywhere else. In fact, the fragmentation of writing, wherever it occurs (either always and everywhere, or according to a “genre”), responds to the ongoing protest of bodies in—against—writing. An intersection, an interruption: *this breaking into any language, where language touches on sense*.

### *Psyche ist ausgedehnt*

Freud's most fascinating and perhaps (I say this without exaggerating) most decisive statement is in this posthumous note: *Psyche ist ausgedehnt: weiss nichts davon*. “The psyche's extended: knows nothing about it.” The “psyche,” in other words, is *body*, and this is precisely what escapes it, and its escape (we may suppose), or its process of escape, constitutes it as “psyche,” in a dimension of not (being able/wanting)-to-know-itself.

So, too, the body, or bodies, that we try to touch through thought: “psyche's” body, the being-extended and outside-itself of presence-to-the-world. Birth: a spacing, an escape from punctuality, an extension through networks into multiple ectopias (not just the breast), outside/inside, *fortida*, a geography of the *id*, with no map and no terrain, zones (pleasure happens *in places*). It's not an accident that Freud was obsessed with the *topical*: the “unconscious” is the being-extended of Psyche, and the thing that some, following Lacan, have called the *subject* is the uniqueness of *local color* or *carnation*.

It's even more surprising, then, that a certain psychoanalytic discourse would seem to insist, while denying its object, on making the body “signify,” rather than flushing out signification as something that always screens off the spacings of bodies. This kind of analysis “ectopizes” (or “utopizes”) the